

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE

FEUILLETON.

VOL. LXXXII MONTREAL, 15 JANVIER, 1866. No. 8.

LES

Compagnons de la Croix-d'Argent.

CHAPITRE XIII.

LE DOCTEUR GUILLOTIN.

(Suite.)

“ Non... je ne veux pas entrer... je n'aime pas les cabarets... Arné, cabaretier... quel est ce bruit?... Menez-moi à l'Anberge, de la Croix-d'Argent... Arné... un cabaret... du vin...”

Le docteur se tourna vers l'Eveillé.

— Ecrivez le nom d'Arné : on l'a fait entrer dans un cabaret malgré lui, le pauvre garçon !

Le malade s'agitait convulsivement.

“ Ils vont me tuer... l'Américain, le Marseillais... du feu... des torches... né me tuez pas... oh ! la belle enfant... grâce ! grâce !”

Il retomba comme épuisé sur le lit : sa figure sur laquelle quelques instants auparavant se peignait l'expression de la terreur, la plus terrible, était maintenant calme et radieuse.

“ Oh ! quelle est belle ! la Miette, la Miette ! une jeune fille, dans ce lieu horrible... le Marseillais... sa fille... non... non... elle est bien belle... oui bien belle... oh !... oui, merci... merci...”

— Père Brulot, votre neveu a un amour, enté tête, si bien aimée s'appelle la Miette, dit en souriant le docteur.

Claude étendit les bras, puis il les porta vivement à sa tête.

“ Là, là, c'est ici !... j'ai mal, en indiquant une petite place vers l'occiput.

Le docteur regarda vivement : Claude Chopin agitait sa tête ; le docteur la

prit entre ses mains ; il regarda le crâne, souleva les cheveux, les écarta.

— Il a reçu un violent coup de poing sur le crâne. C'est une des causes qui ont déterminé la fièvre, et rendent violente la crise du délire cérébral... murmura le docteur.

Tout-à-coup Claude, qui depuis quelques instants était immobile, s'agitait, puis s'enfonçant dans le lit, il cria avec une voix étranglée par la peur :

“ Les Compagnons noirs ! les Compagnons noirs !”

Pendant quelques secondes, il resta la tête sous ses couvertures ; il la sortit ensuite, peu à peu, regarda dans la chambre, puis désignant avec la main le père Brulot, le docteur et l'Eveillé qui écrivait sur la petite table, il compta :

“ Un, deux, trois...”

Il s'arrêta un moment.

“ Quatre, quatre, cria-t-il, avec une expression singulière d'effroi, quatre...”

— C'est singulier, remarqua le docteur, nous ne sommes cependant que trois dans cette chambre.

“ Quatre ” répétait le malade.

Il s'agitait sur le lit, comme s'il se trouvaît trouvé sur une plaque de tôle rougie au feu.

“ Ils veulent me tuer... oh ! merci... merci... des fruits... du pain... Sainte Vierge... j'ai faim... la Miette...”

Et en disant ces mots le malade déchirait à belles dents ses couvertures pressées, entre ses doigts que crispait la fièvre.

— Il a manqué mourir de faim, traqua dit le docteur.

Soudain Claude se mit à rire d'un air étrange.

“ Des tonneaux... des tonneaux... ” cria-t-il, me voici dedans... ah ! le soleil ! le soleil !... le soleil !...”

Le père Brulot, le docteur et l'Eveillé

se regardèrent avec étonnement.

— Vous voyez que je disais vrai, fit observer le Rouleur.

Claude ne parlait plus.

Les trois hommes attendaient.

Une demi-heure se passa ainsi, le malade faisait de temps en temps des gestes étranges. Il prononçait des paroles incohérentes, mais dont le docteur ne pouvait saisir la portée.

Peu à peu il s'assoupit, et tomba sur les oreillers accablé de fatigue.

— L'accès est fini, déclara le docteur.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire ? demanda le père Brulot.

— Je ne comprends pas tout.

— Pas tout ?

— Non, ce sera pour le second accès.

— Il y aura un second accès ?

— Très-probablement.

— Quand cela ?

— A la fin de cette nuit, vers le lever du jour.

— Que savez-vous déjà ?

— Je sais, répondit le docteur, avec la certitude d'un homme que la science n'a jamais trompé, je sais que votre neveu est entré dans un cabaret, que là il a vu une jeune fille qui a fait sur lui une impression profonde. Cette jeune fille paraît s'appeler la Miette. Votre neveu est ensuite tombé victime d'un guet-apens dressé par des hommes qu'il croit être Compagnons noirs. Ses agresseurs se nomment l'un le Marseillais, l'autre l'Américain. Il leur a échappé en se cachant dans un tonneau. C'est ce qui confirme le récit que nous a fait l'Eveillé.

Le père Brulot et le Rouleur se regardaient muets de surprise.

L'aubergiste risqua une parole de doute :

— Vous pensez, Monsieur Guillotin, que l'on peut croire aux paroles échappées ainsi au délire ?

— Cela dépend, répondit l'homme de l'art, avec l'accent de la plus parfaite conviction. Dans ce cas-ci je ne doute pas que les révélations faites par Claude Chopin, dans son sommeil, ne soient parfaitement semblables à celles qu'il nous fera dans deux ou trois jours, quand il sera guéri.

— Mais alors mon neveu a été la victime de quelque horrible attentat ?

— J'en ai peur.

— Que faut-il faire, maintenant ?

— Rien, fit le docteur en souriant, descendons souper.

Le père Brulot fit descendre le docteur Guillotin dans la salle basse du rez-de-chaussée.

Mlle-Finette hâta les préparatifs d'un souper fort modeste, mais élégamment servi sur une nappe d'une blancheur exquise. La table était éclairée par deux grands chandeliers d'argent.

Le docteur voulut que l'aubergiste mît son couvert, et quoique celui-ci objecta qu'il avait dîné, Guillotin exigea que le père Brulot lui fît les honneurs de sa table.

— Une seule chose m'étonne, dit le docteur, après un moment de silence.

— Laquelle ?

— Notre pauvre malade a vu quatre personnes dans la chambre.

— C'est vrai.

— Nous n'étions que trois cependant ?

— Oui, vous, docteur, l'Eveillé et moi.

— C'est singulier, murmura le docteur : rien ne trompe ordinairement la perspicacité du délire cérébral.

CHAPITRE XIV.

COMMENT L'ÈVEILLÉ FIT ENTENDRE A Mlle-FINETTE QU'IL L'AIMAIT ÉPERDUMENT, ET CE QUI S'EN SUIVIT.

Au moment où le docteur et l'aubergiste descendirent pour aller dîner, et quittèrent la chambre de Claude

— Demeure-là un moment, dit le père

Brulot à l'Eveillé, en sortant après le médecin, qu'il avait cérémonieusement fait passer le premier. Finette va

monter une autre lumière. L'Eveillé accompagna le père Brulot jusqu'à la porte de la chambre. Cette chambre donnait sur un petit palier, qui terminait l'escalier étroit et tournant par où l'on descendait au rez-de-chaussée.

Quand il rentra dans la chambre, il y entendit du bruit.

Il pensa que Claude avait fait quelque mouvement brusque ; le malade

sans doute avait été réveillé par le bruit de sièges que le docteur et le père Brulot avaient fait en se retirant.

Il s'approcha du lit : Claude paraissait dormir assez tranquillement. L'Eveillé ne pouvait pas bien distinguer sa figure, cachée par les draps, mais le souffle du malade agitait l'air régulièrement.

L'Eveillé pensa que le vent, en agitant la fenêtre, avait produit le bruit qu'il avait entendu : il la ferma.

Pendant que l'Eveillé était sorti de la chambre, en reconduisant le docteur, l'Américain, qui venait, témoin inaperçu, d'assister à toute la scène et d'entendre ce qu'avait dit Chopin, avait franchi la barre de la fenêtre ; il s'était glissé comme un serpent sous le lit immense dans lequel reposait Claude Chopin.

L'Eveillé ne pouvait soupçonner la cause du léger bruit qu'il avait cru entendre.

Quand la fenêtre fut refermée, il vint s'asseoir auprès du chevet, à la place où il s'était tenu pendant la visite du médecin.

Un silence profond régnait dans la chambre.

Les yeux de l'Eveillé étaient machinalement fixés sur le lit. Sa pensée était ailleurs.

Elle suivait les pas de Mlle Brulot, la pensée du pauvre bossu !

Car, le malheureux ! il aimait éperdument la coquette jeune fille.

C'était une de ces passions d'autant plus profondes qu'elles sont insensées : Mlle Brulot était pour l'infortuné bossu le rêve d'or, échappé des paradis fantastiques de l'imagination, et qui ne laisse ni repos, ni trêve à l'âme, sur laquelle il est venu s'abattre.

L'Eveillé n'avait jamais remarqué que Finette eût des défauts ; bien plus, ces défauts que voyait et que blâmait tout le monde, semblaient à l'amoureux insensé des qualités merveilleuses sans lesquelles son idéal n'eût pas été parfait.

Laid, bossu, ridicule, véritable proie offerte aux plaisanteries des gens légers, et à la compassion cruelle des méchants, l'Eveillé pensait qu'il serait réhabilité de sa laideur, et sauvé de tout ridicule le jour où il parviendrait à se faire aimer d'une belle et orgueilleuse personne comme Mlle Brulot.

Ainsi il y avait un peu de vanité dans son amour ; mais l'Eveillé ne s'en rendait aucun compte et sa passion n'en était que plus violente.

Quand le Rouleur se laissait aller à ces illusions folles, d'autant plus familières à l'esprit que le cœur est plus malheureux, il se voyait promenant dans les rues de Paris, par un beau jour d'été, Mlle Brulot, devenue sa femme.

Il était bossu ; elle était droite et avait la taille parfaitement prise.

Il était laid et tout honteux à cause de sa laideur ; elle était belle personne ; et toute fière parce qu'elle n'ignorait pas ses avantages.

Il faisait pitié ; elle faisait envie.

De là chez le pauvre bossu un incroyable désir de s'élever jusqu'à devenir le mari de Mlle Brulot.

C'était un espoir insensé. L'Eveillé le savait bien : il aimait d'une passion terrible, et d'autant plus douloureuse qu'elle était cachée.

Il n'aurait osé avouer à personne qu'il eût jamais songé à Mlle Brulot. Il sentait qu'un pareil aveu l'eût rendu encore plus ridicule qu'il ne l'était avant.

Le temps se passait : l'Eveillé, assis auprès du lit, rêvait à Mlle Finette.

Celle-ci n'apportait pas la lumière que son père avait annoncé à l'Eveillé. Le Rouleur songeait et ne pouvait s'empêcher d'unir à l'idée de Mlle Finette celle de Claude Chopin.

Le père Brulot faisait venir son neveu de Soissons : pourquoi cela ? N'était-ce pas pour faire de lui un gendre ?

Cette pensée était horrible à l'infortuné bossu.

Il rassemblait dans son esprit toutes les circonstances qui, loin de l'écarter, semblaient devoir rendre vraisemblable sa conjecture : l'inquiétude que le père Brulot témoignait pour son neveu, les soins que Mlle Finette, si indifférente d'ordinaire, semblait disposée à prodiguer au malade.

Tout à coup la porte s'ouvrit : Mlle Finette entra ; elle portait à la main une lumière.

Elle la posa sur la petite table où le docteur avait laissé quelques papiers.

L'Eveillé se leva.

Il tenait les yeux fixés sur la jeune

fille : il cherchait le regard qu'elle allait adresser au malade.

— Monsieur l'Eveill , murmura-t-elle de sa voix la plus douce.

— Mademoiselle, balbutia l'Eveill .

Jamais, il n'avait entendu celle qu'il aimait prononcer son nom sans un ton d'ironie qui lui faisait saigner le cœur.

Elle lui fit un signe et l'appela vers la fenêtre, le plus loin possible du lit.

Le cœur de l'Eveill  battait avec une extrême violence ; il était habitué à ce que Mlle Brulot ne le regard t pas et ne ne lui demandât jamais rien.

— Monsieur l'Eveill , dit à la jeune personne, de l'air d'une mondell  plus caressant, vous aimez bien mon père et vous ne voudrez pas qu'il se fût ni qu'il lui f t fait aucun mal.

— Si je l'aime, s'ecria le pauvre l'Eveill , qui ne comprenait rien à ce qui se passait ; mais que voulez-vous ? mademoiselle, qu'avez-vous ?

— Je n'ai rien, reprit la jeune fille ; je ne voudrais pas que mon père prit la peine, qu'il se donne pour un garçon comme celui qui est là.

L'Eveill  se sentit le cœur bondir de joie.

Il avait cru que Mlle Finette aimait son cousin Claude ; il se était donc trompé.

Mlle Brulot reprit : — Je sais bien que Claude est le fils de ma tante qui habite Soissons ; mais ce n'est pas pour raison de passer la nuit comme mon père l'a fait hier au près de son neveu, pour une  gratignur  qu'il a à l'épaule ; car, de médecins à dire qu'il n'avait rien, n'est-ce pas ?

— Si, fait, reprit l'Eveill , sans se douter de rien, il a dit que votre cousin que le neveu de votre père avait une fièvre au cerveau.

— Une fièvre, cérébrale ? s'ecria Finette.

Le Rouleur ne vit pas que la jeune fille avait perdu les couleurs vives qui quelques secondes auparavant, brillent sur ses joues.

— Oui, c'est cela, une fièvre cérébrale ?

Finette reprit son sang-froid : — Est-ce que c'est dangereux ? demanda-t-elle avec le plus grand calme.

— M. Guillotin a dit qu'il guérirait si

Il y eut un moment de silence.

— Est-ce que mon père vous a parlé de ce garçon ? demanda Finette, en simul nt la plus parfaite indifférence.

— Oui ? non, répondit le Rouleur ; mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— Il ne voulait pas raconter à Mlle Brulot des faits qui lui eussent découvert les secrets du Compagnonnage.

— Oh ! pour rien, répliqua la jeune fille, en se retirant dans l'ombre de la fenêtre et en cachant la rougeur de son emb rras.

— L'Eveill  se tut pendant quelques secondes ; puis il regarda du côté du lit.

— Clotilde Chopin dormait d'un profond sommeil ;

Le Rouleur fut saisi d'un accès d'admiration dont il ne se serait jamais cru capable.

— Mademoiselle Brulot, s'ecria-t-il.

— Qu'y a-t-il ? demanda Finette  tonn e.

— Vous me demandez tout cela parce que vous portez intérêt non pas à votre père, qu'à votre cousin.

— Finette fut blessée que l'Eveill  eut ainsi lu dans sa pensée.

— Quand ce serait, répondit-elle, c'est mon cousin ?

— Vous en voulez peut-être faire votre mari ?

— Est-ce que monsieur l'Eveill  trouverait mauvais ?

Finette mit dans ces paroles une telle aigreur et une amertume d'ironie si mordante qu'il sembla à l'Eveill  qu'on lui déchirait le cœur.

Il sentit ses jambes trembler ; il devint p le comme la mort, et la douleur lui donnait du courage.

— C'est que, voyez-vous, mademoiselle, si cela était vrai, j'en mourrais.

— Finette recula d'étonnement.

— Oh ! oui, je suis fou, cela est vrai, dites-le, dites-le, vous aurez raison. C'est folie à moi de vous aimer, mais je ne puis pas m'en empêcher. Vous, si belle, si admirr e, moi si laid, si ridicule !

— Que voulez-vous ? Quand j'étais petit, on me battait   r cole parce que j'étais laid et bossu ; je rentrais en pleurant à la maison et je trouvais ma mère elle me prenait sur ses genoux ; elle me montrait des images dans un grand livre de prières ; la sainte Vierge, les

— M. Guillotin a dit qu'il guérirait si

— M. Guillotin a dit qu'il guérirait si

saints et de belles saintes, je lui demandais si ces belles dames voudraient prier pour moi si petit et si laid, et si ridicule, et dont tout le monde se moquait. Alors ma mère me consolait, elle me disait que malgré ma laideté, si j'avais bien le bon Dieu, le bon Dieu m'aimerait, la sainte Vierge m'aimerait, les saints, les saintes, les anges m'aimeraient. Elle me disait cela ma mère.

Il parla ainsi longtemps le pauvre bossu. Sa parole, d'ordinaire maligne et railleuse, était douce et pleine de prière, il versait aux pieds de Finette son cœur tout entier avec les trésors de tristesse et de passion dont il était rempli.

Tantôt il s'humiliait, il se faisait enfant, il disait à la jeune fille, qu'il lui obéirait comme un esclave, il implorait sa pitié, disant qu'il mourrait si elle le repoussait.

Tantôt il relevait la tête. Je suis bossu, c'est vrai, disait-il; mais on dit que je suis droit de mon esprit, si je suis tortu de mon corps; alors il promettait à Finette des choses impossibles, il lui disait qu'il savait lire et écrire, qu'il se ferait recevoir huissier; il avait quelque argent qu'une tante lui avait laissé, il le mettrait à acheter un office; C'était là le rêve de gloire qu'il faisait briller aux yeux de Finette.

Il parla ainsi pendant longtemps; ses yeux étaient pleins de larmes; ses joues, d'ordinaire blanches comme le linge, étaient rouges.

Il s'arrêta, enfin, épuisé, demi-mort.

Il attendait ce que la jeune fille allait répondre.

Elle regardait le lit, et au milieu des draps blancs, la tête de Claude, dont les traits réguliers et mâles faisaient contraste avec la figure irrégulière et maladroite de l'Eveillè.

— Vous ne répondez pas, s'écria avec amertume le pauvre bossu; vous ne pensez qu'à lui, fit-il en étendant le bras vers le lit; vous l'aimez donc bien déjà.

C'est que, reprit la jeune fille, en minaudant, il ne fait pas tant de bruit que vous, et tout fiévreux qu'il est, il ne se donne pas tant de mouvement.

Le cœur de Finette n'avait point

battu. Ses lèvres exprimaient une ironie cruelle.

L'Eveillè sentit qu'il chancelait; il s'appuya contre le mur.

Au même moment, une cuiller, placée sur la table, près du lit de Claude, tomba sur terre.

— C'est singulier, reprit Finette, pour n'avoir point l'air de voir le trouble de l'Eveillè, pendant que nous causons à l'autre bout de la chambre, et que Claude dort dans son lit, voilà la cuiller qui tombe toute seule.

La cuiller n'était pas tombée toute seule.

— Que s'était-il passé?

L'Américain s'était tapé sous le lit. Il y était resté pendant tout le temps que l'Eveillè était demeuré seul dans la chambre.

Il avait écouté le dialogue entre Finette et le bossu.

Au moment où il avait compris que l'Eveillè était tout entier dans ce qu'il disait, le Mlle Bruloù toute entière dans ce qu'elle entendait, il s'était dressé.

Il avait tiré de la poche de sa veste une fiole infiniment petite.

Il s'était soulevé jusqu'à la hauteur

d'une table de nuit placée près du lit de Claude.

Cette table supportait un plateau.

Sur ce plateau il y avait un verre et dans ce verre une potion que devait prendre Chopin.

L'Américain versa le contenu de la fiole dans le verre.

Puis, par un brusque mouvement, il se glissa de nouveau sous le lit.

Il ne put agir avec tant de précaution qu'une cuiller, placée au bord du plateau, en tombât.

Pendant que Mlle Finette s'approchait du lit pour relever la cuiller, l'Eveillè sentit qu'il allait perdre connaissance.

Il se dirigea vers la porte.

Il ouvrit la fenêtre qui était mal fermée; c'éda en même temps que la porte s'ouvrit.

Un courant d'air s'établit.

L'archandelle s'éteignit.

— Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il y a? s'écria Finette. Il lui sembla entendre un mouvement sous le lit, au même instant elle vit une forme noire disparaître par la porte.

— Rallumez donc la chandelle ! s'écria-t-elle.

Personne ne répondit.

L'Eveillé, dès qu'il avait eu ouvert la porte, s'était élancé dans l'escalier, et avait de là gagné la rue.

CHAPITRE XV.

LE PORTE-FEUILLE DE L'AMÉRICAIN.

L'Américain, avant de quitter la chambre où reposait Claude Chopin, lui avait préparé une mort terrible.

Celui que les Compagnons noirs appelaient l'Américain, avait pour nom Fouvier.

Forcé, vers 1775, de quitter la France, pour échapper à la justice qui lui demandait compte d'un crime mystérieusement commis, Fouvier était allé dans le Nouveau-Monde.

Il avait pris rang parmi ces bandes de volontaires aventureux, qui prêtèrent aux desseins de Washington un si puissant concours.

Il s'était fait remarquer par son courage, et par l'incroyable audace dont il prodiguait les preuves, sans aucune nécessité. Sa taille colossale eût du reste suffi pour le distinguer.

Lassé de la guerre avant la fin des hostilités, Fouvier était rentré en France : il y avait rapporté une expérience consommée de l'action, une habitude singulière du danger, un insatiable besoin d'agitation, et, avec cela, tous les vices qui, déposés dans une nature énergique, enfantent les grands crimes.

Parti sans argent, à demi nu, pour l'Amérique, il en était revenu de même. Charpentier avant son expédition aventureuse, il avait repris la bisaigne à son retour en France.

Il s'en servait peu pour les labours honnêtes de sa profession : il avait pris, de l'autre côté de l'Océan, certaines idées d'égalité sociale fort belles, mais qu'il ne comprenait pas, et qu'il professait d'un ton déclamatoire depuis plusieurs années dans les cabarets de Paris.

Chaulat était l'âme des Compagnons noirs ; c'était l'homme de tête qui décide les coups, et prévoit leurs conséquences. Il avait des desseins. Fouvier, auquel sa campagne d'outre-mer valait le sur-

nom de l'Américain, était le bras qui frappe, le poignard qui tue. Il n'avait pour mobile que le goût du sang, pour passion que des vices.

Il avait rapporté d'Amérique des secrets criminels qui répandaient sur lui l'éclat d'une sorte de prestige : il était redouté des Compagnons noirs eux-mêmes.

La force athlétique dont il était doué n'était pas d'ailleurs sa seule arme contre ses ennemis.

Quand il débarqua sur le sol de France, il était en haillons : mais il portait précieusement un portefeuille dont il semblait que pour rien au monde il n'eût voulu se désaisir.

La nuit, il le mettait sous sa tête pendant son sommeil.

Le jour, il ne s'en séparait jamais.

Ce portefeuille se fermait au moyen d'un secret.

Les Compagnons noirs avaient souvent interrogé l'Américain pour savoir ce que renfermait le mystérieux objet auquel il paraissait attacher tant de prix.

L'Américain n'avait jamais répondu.

Les uns disaient qu'il avait dans ce portefeuille des diamants d'une valeur inimaginable.

Les autres affirmaient que dans ce portefeuille étaient renfermés des papiers d'Etat qui, publiés, ébranleraient plusieurs des trônes de l'Europe.

Chaulat était le seul parmi les Compagnons noirs qui connût le contenu du portefeuille de cuir vert.

Il avait rencontré Fouvier en Amérique. Ces deux hommes s'étaient liés en faisant la même guerre. L'Américain était le seul qui eût pénétré le mystère dont la vie de Chaulat était couverte. Chaulat seul avait le secret de l'Américain.

Le portefeuille de cuir vert ne renfermait ni des diamants, ni des secrets d'Etat.

Il renfermait des poisons.

Fouvier avait rendu un grand service à un chef de tribu sauvage compromis dans la guerre de l'Indépendance. Pour lui témoigner sa reconnaissance, ce chef, à la suite d'une expédition, avait remis à Fouvier une collection des plus rares

et des plus terribles compositions végétales.

Les sauvages ont, pour la préparation des poisons, un art, dont la science moderne européenne, quelque habile qu'elle soit, n'a pas encore pu découvrir tous les secrets.

Le portefeuille de Fouvier était extérieurement en cuir vert. L'intérieur était doublé d'une triple enveloppe de cuir de Russie rouge.

Des compartiments, habilement disposés, renfermaient des fioles.

Ces fioles contenaient chacune des poisons différents.

Les uns donnaient la mort instantanément, et une seule goutte, mêlée à l'organisme, suffisait pour en suspendre immédiatement les fonctions.

Les autres versaient dans le sang le principe d'une mort extrêmement lente. Ils dissolvaient peu à peu le corps humain, comme l'eau altère le bois tendre.

C'était une fiole d'un de ces poisons terribles que l'Américain avait versé dans la potion que devait boire Claude Chopin.

Pourquoi ce crime ?

Il est facile de le comprendre.

Chaulat avait donné l'ordre de mettre en liberté Claude Chopin.

Il comptait, pour condamner celui-ci à une inflexible discrétion, sur les menaces effroyables portées contre la mère de Claude.

L'Américain et le Marseillais avaient moins de confiance dans l'effet de ces menaces.

Ils avaient, dès le premier abord, redouté comme un danger invisible le malheureux Claude Chopin.

Les grands criminels ont toujours un instinct secret, rarement trompeur, qui leur montre de loin, à travers les voiles de l'avenir, le côté d'où leur viendra le châtement.

La Miette avait dérobé le neveu du père Brulot à la mort qui l'attendait dans les souterrains du faubourg Saint-Antoine.

Quand le Marseillais et l'Américain cherchèrent leur victime, et qu'ils ne la trouvèrent pas, leur surprise fut grande.

La nuit du 13 au 14 avait été remplie par des travaux et des préoccupations actives.

Chaulat, qui organisait l'émeute du lendemain, avait fait conduire sur le place de la Bastille, pendant la nuit, les tonneaux de poudre nécessaires à l'artillerie populaire.

— Comment a-t-il pu s'échapper ? se demandèrent l'Américain et le Marseillais, quand ils ne trouvèrent plus Claude dans le souterrain, où ils voulaient dérober à jamais sa mort, même à la connaissance de Chaulat.

— Il n'a pu sortir.

— La trappe a été fermée.

— Arné n'a pas quitté le cabaret.

— Il doit être dans le souterrain.

— Peut-être, en voulant s'échapper, est-il tombé dans un des puits.

Les conjectures répondaient aux conjectures.

Le Marseillais et l'Américain ne pouvaient se doter que leur victime leur échappât dans un des tonneaux qu'ils portaient silencieusement dehors pour la bataille du jour suivant.

La découverte du stratagème n'avait été faite par eux que le 14 juillet, au milieu de l'attaque de la Bastille.

Au moment où l'on chargeait les pièces, un tonneau fut trouvé vide.

Quelques instants après, le Marseillais et l'Américain aperçurent Claude Chopin mêlé à la foule.

Leur fureur ne connut plus alors de limites.

Cet homme, qui leur avait ainsi échappée, allait certainement les trahir.

Le Marseillais choisit le moment d'une décharge. Au milieu de la fumée qui cachait les uns aux autres les groupes des assiégeants, il tira un coup de fusil sur Claude.

Claude, blessé au bras, avait demandé qu'on le portât à l'auberge de la Croix-d'Argent.

L'Américain, mêlé au groupe qui entourait le blessé, l'avait suivi jusqu'à la rue du Petit-Musc, et, sans pénétrer dans la demeure du père Brulot, il avait appris, par les bruits qui venaient de la maison, que la blessure n'était pas mortelle.

Dès ce moment, il n'avait eu qu'une pensée : se défaire de Claude, et étouffer dans sa mort le danger d'une révélation terrible pour les Compagnons noirs.

On a vu que le sinistre projet avait déjà en partie réussi.

L'inconcevable audace de l'Américain l'avait servi, mais il n'avait pas prévu

Il s'était introduit, par une intrépide escalade, jusque dans la chambre du malade.

Le verre, qui d'un moment à l'autre allait être offert à Claude Chopin, renfermait plusieurs gouttes d'un poison terrible.

L'hanébane, noire, que la science ne connaissait pas au XVII^e siècle, et que de récentes analyses ont pénétrée, détruit immédiatement l'intelligence.

L'homme qui en a bu quelques gouttes est frappé d'un idiotisme subit.

C'est le premier effet.

Le second, moins rapide, est la mort mort lente, extrêmement douloureuse, et contre laquelle il n'y a pas de remède.

Tel était le poison destiné au neveu du père Brulot.

Quand l'Éveillé, blessé au cœur par la raillerie de Mlle Finette, ouvrit la porte pour sortir, l'Américain, caché sous le lit, se glissa comme aurait pu faire un des sauvages à côté desquels il avait combattu dans la guerre du Nouveau-Monde.

Le vent, en éteignant la lumière, cacha sa fuite.

Il franchit la porte, sur les pas du malheureux l'Éveillé, et il arriva dans la rue au même moment que lui.

Celui-ci descendit la rue du Petit-Musc pour aller vers le quai.

Il était hors de lui. L'ironique refus qu'il venait d'essayer, lui faisait saigner le cœur.

L'Américain était calme. L'habitude du crime lui en ôtait les angoisses.

Pendant que ces hommes, si différemment préoccupés, s'éloignaient de l'auberge de la Croix-d'Argent, Mlle Finette rallumait la lumière et alla reprendre, un peu agitée par la scène qui venait d'avoir lieu, la garde de son cousin.

Les âmes froides ne s'émeuvent pas sur le coup des accidents qui peuvent les frapper dans la vie.

Mlle Finette, en entendant Pavé de l'affection qu'elle avait, à son insu, inspiré au bossu, ne fut nullement émue.

Elle eut envie de rire voilà tout.

Mais quand elle fut seule, elle se mit à réfléchir.

Elle avait souvent recueilli autour d'elle les propos des adorateurs, plus ou moins intéressés qui prétendaient tout liant à sa main et tout bas à la petite dot assurée par le père Brulot à sa fille.

La déclaration de l'Éveillé ébranlait fort peu la coquette jeune personne.

Cependant elle pensait aux paroles qu'elle venait d'entendre.

" Il est si laid ! " se disait-elle, et elle se regardait avec complaisance dans un petit miroir de poche, dont elle se séparait bien rarement.

Mlle Finette n'était pas profondément méchante ; sa méchanceté était celle des coquettes.

Peu à peu une bonne pensée lui vint au cœur.

" Sans doute elle n'était pas tenue à accepter l'affection du pauvre bossu ! mais n'aurait-elle pas dû repousser moins durement le malheureux garçon ? "

Mlle Brulot se le demandait à elle-même.

Le regret précédait le remords ; ce cœur fermé par la coquetterie allait peut-être s'ouvrir.

Malheureusement Mlle Brulot, avant de remettre dans sa poche son miroir s'y regarda de nouveau et quoiqu'à la clarté douteuse d'une chandelle, elle fut très-contente de son examen.

" L'insolent ! dit-elle, c'est vraiment de l'impertinence, quand on fait comme moi, de s'adresser à une personne comme moi. "

Je ne sais quelle affection secrète pour son cousin luttait chez elle contre les bonnes inspirations et la pitié que méritait le Rouleur.

Elle jeta les yeux sur Claude Chopin : celui-ci s'agita légèrement.

Mlle Finette se leva, et, prenant sur la petite table la tasse qu'avait empoisonnée l'Américain, elle se disposa à en faire boire le contenu à son cousin.

(A continuer.)

LES SABOTIERS DE LA FORET-NOIRE.

LE VIEUX PUITS.

(Suite.)

— Qu'ais-je en ai bien d'autres sur la conscience, mais les femmes ne comprennent rien à cela. Il faudrait toujours rester cramponné à leur cotillon. N'est-ce rien que de rendre service à son pays ? C'est mon métier et je m'en fais gloire. Tou Fritz a eu du cœur tant qu'il a vu des facons et des florins sur la table ; mais, ajouta-t-il en haussant la voix, le cœur lui a manqué quand il s'est agi de tenir pilrôle et de prendre le mousquet. Qui nie démentira ?

Il s'interrompit un instant ; puis, après avoir jeté un regard méprisant aitour de lui :

— Je m'y attendais, l'insulte n'a pas fait lever le lièvre ; mais j'espère celui qui a entendu mes paroles, sans en demander compte, passer non par les verges, mais par les soufflets de tout le régiment.

Un silence terrible suivit la provocation du sergent Mathias. L'indignation et l'effroi empêchaient la Niobe villageoise de répondre, mais elle serrait contre son sein Christly avec une sorte de fureur. L'enfant, qui comprenait enfin tout le danger de son grand frère, et qui craignait de le voir s'élançer hors du puits, essaya d'attirer sur lui-même la colère du sergent, et il lui dit d'un grand sang-froid.

— Vous en avez menti, tout soldat que vous êtes ! Mon frère est brave, car, armé seulement d'un bâton, il m'a défendu, Phiver dernier, contre un énorme loup affamé qui se jetait sur moi ; — et il a tué la bête.

— Tais-toi, petit. Si ton frère n'est pas un lâche, c'est un menteur, car il m'a donné sa parole de rejoindre le régiment ; j'ai eu confiance en lui, et il s'est joué de moi.

La Marannelle s'avança vers le sergent, et lui dit :

— N'insultez pas mon fils sous mon toit. Cherchez-le ; faites votre devoir,

mais ne l'insultez pas quand il n'y a pour le défendre qu'une femme et un enfant !

— On va se gêner vraiment ! Sachez, vieille sorcière, que nous allons nous installer ici à vos frais, et que vous nous fournirez à boire, et à manger jusqu'à ce que ce bel oiseau bleu soit retrouvé !

— Faites, dit-elle froidement ; ruinez et dépouillez la mère après avoir tenté le fils. Ce ne sera pas difficile. Sais-je donc où est Fritz ? Suis-je forcée de le savoir ? Et si je le sais, suis-je forcée de le livrer ? Ah ! vous êtes d'abominables gens. Déjà vous avez voulu tromper l'innocence de cet enfant. Dieu sans doute, l'a éclairé. Et maintenant vous voudriez que par avarice je trafiquasse avec vous de ma chair et de mon sang ?

Le sergent l'interrompit :

— Assez de musique, bonne femme ; à boire, et sers-nous vite !

— Tu n'es, bonne, qu'à cela, sorcière.

— Ah ! vous insultez les femmes ! O le courageux soldat ! Si la Marannelle n'était retenu violemment, Christly, il s'élançait comme un furieux contre le sergent. Celui-ci se moqua de cette vaine colère :

— Appelle, Fritz, ton aide ! dit-il à la veuve.

Elle sentit le piège. L'astucieux Mathias observait soigneusement la direction de leurs regards. Christly avait surpris une ondulation plus sensible dans les amas de branches et de feuilles du vieux puits ; mais Fritz, fidèle à sa promesse, ne sortait pas de sa cache, malgré les menaces. Alors le sergent jugea qu'il était temps de passer de la parole à l'action et des menaces aux violences :

— Vous avez des bâtons, dit-il aux recrues, apprenez à vous en servir. Si ce petit drôle ne décloue pas sa langue, étrillez-le vertement. Croit-il se jouer du sergent, Mathias ? Il payera pour son frère, et le bâton vaut la verge.

Christly ne bougea pas et continuait à regarder sa mère avec douleur. Les recrues le saisirent et le frappèrent assez doucement, mais sur un signe impérial de Mathias, ils frappèrent avec

plus de force. La douleur fut plus forte que le courage de l'enfant, et il ne put s'empêcher de jeter un cri; mais il eut peur aussitôt que son frère ne se trahit et il ajouta naïvement :

— Fritz! Fritz! on bat ton petit Christly, mais ça ne me fait pas de mal, va; reste caché, mon frère.

Le sergent se frotta les mains :

— Je crois que j'ai trouvé l'hameçon! dit-il à voix basse.

Tout à coup les feuilles et les branches, froissées, piétinées, s'écrasèrent, s'éboulaient, s'écartèrent; des cailloux s'entrechoquèrent dans le vieux puits; et le jeune homme, bondissant comme un tigre, s'élança vers la cabane, les traits enflammés de désespoir et de fureur.

— Misérables! tuez cet enfant!

Comme Fritz brandissait son fusil dans sa main crispé, les recrues obéirent, effrayées, et les soldats eux-même reculèrent. Le sergent se frottait les mains de plus fort en plus fort.

— Ah! l'oiseau nous montre son aile, dit-il d'un air satisfait. Enfin! tu as bien fait des façons, mon gaillard; pour revenir au bercail. Heureusement ton berger n'a pas de rancune. Mais que signifient cette mine furieuse, ce fusil, ces menaces? nous sommes des amis, Fritz; de bons camarades. Avance; personne ici ne te veut de mal.

Fritz abaissa son fusil et regarda fièrement les soldats :

— Je ne vois crains pas, répondit-il, et tout lâche que je suis à vos yeux, moi, je ne torturerais pas un enfant. Toucher à celui qui ne peut se défendre, cela crie vengeance.

Et ses yeux jetaient des éclairs. Le sergent retint l'enfant par le bras, et lui enroula une corde autour des poignets avec méthode et sang-froid en même temps.

— Ah! tu veux nous rendre la monnaie de nos injures, Fritz, soit! mais je garde le petit; c'est un otage, en terme de guerre, un otage qui nous garantit ta bonne volonté.

— Rendez d'abord l'enfant à sa mère, dit le jeune sabotier en frappant la terre de la crosse de son fusil, et je vous tendrai les deux poings pour être liés, et je

vous suivrai docilement, comme le mouton suit le boucher.

Merci de la comparaison, s'écria Mathias en serrant les dents, mais tu commences à m'échauffer fameusement les oreilles, mon bon ami. Tout ceci est de mauvais exemple pour les camarades et pêche contre la discipline. On ne fait pas de condition à son sergent. Ton fusil ne me fait pas peur. Je t'ai donné du temps pour obéir. Si tu résistes, la force te fera céder. Est-ce à toi d'ordonner ou à moi? Soldats, avancez!

Fritz restait immobile.

— Tire sur eux, frère, cria Christly. S'il tire, observa le sergent, mes soldats t'écorcheront vif, petit diable.

Qu'importe! fit bravement Christly; tire sur eux, mon Fritz!

Sur un signe de Mathias, les deux soldats s'avancèrent, mais lentement, vers le jeune homme. Celui-ci, sans s'occuper d'eux, parut viser le sergent, qui retenait toujours Christly par la corde enroulée à son poignet.

— Vous ne voulez pas le lâcher, dit-il froidement. Tant pis pour vous.

Et il tira.

La balle brisa la corde, et l'enfant délivré courut vers sa mère. Le sergent secoua sa main contusionnée et brûlée, en grommelant :

— Tu me le payeras!

Mais la force du coup le fit tomber à terre.

Fritz pouvait profiter de la stupéfaction des soldats et des recrues pour s'enfuir. Il alla droit à son ennemi et lui dit :

— Je me rends, sergent Mathias. Je serais fâché de vous avoir blessé.

Werner le regarda d'un air assez singulier.

— Si tu m'avais tué, pourtant, mon fils, qui ressemble à ce mauvais garnement, serait orphelin à cette heure; tu es un adroit tireur, Fritz; je sais ce que je te dois. Écoute! par amitié pour cet enragé de Christly, voici ce que je te propose: achète le silence de mes hommes, et quant à moi, si tu peux glisser dans ma poche une trentaine de carlins d'or, j'aurai peut-être la faiblesse de déchirer l'enroulement que tu as signé. Ceci entre nous.

La Marannelé l'écoutait avidement.

— Hélas ! dit-elle, notre petit enclos, nos ruches, cette cabane, ce qu'elle contient, tout ce que nous possédons enfin, ne vaut pas la somme que vous me demandez.

— Je vous accorde deux heures pour aviser, répliqua brusquement Mathias. Vous avez des cousins, des amis !

— Des amis, quand on est pauvre ! murmura la veuve avec amertume.

Le sergent tira de sa poche sa pipe rouge avec sa main gauche, la bourra et se mit tranquillement à fumer, sans quitter de l'œil son prisonnier. Fritz s'était assis dans un coin de la chambre et semblait ne plus avoir conscience de ce qui se passait autour de lui ; sa mère, la tête entre ses mains, réfléchissait profondément. Elle avait mille projets en tête et ne savait auquel s'arrêter. Trait-elle trouver l'hôtelier Ludwigmeyer, son cousin et le parrain de Fritz ? S'adresserait-elle au vieux Gaspard, à qui son fils avait rendu un si grand service dans la forêt ? L'un pourrait-il l'obliger, l'autre le voudrait-il ? Alors elle songeait comme suprême ressource à son merveilleux narcotique. Elle invitait, dans sa pensée, le sergent et ses compagnons à se rafraîchir en l'attendant ; et à son retour, elles les trouvait tous endormis. Puis, profitant de leur sommeil, elle emmenait de gré ou de force son Fritz dans la grôte de l'Egelsthal.

En ce moment, le père Kurthil, le garde champêtre, parut sur le seuil de la cabane, et avançant la tête avec curiosité :

— J'ai entendu un coup de feu, dit-il.

Tous les assistants tressaillirent.

— Un coup de feu ! grogna le sergent. Une maladresse qui a failli me coûter la main droite.

— Eh ! mon Dieu, sergent, reprit le garde en manière de consolation, quand ça serait arrivé, où est le mal ? N'est-ce pas le sort d'un soldat de mourir d'une balle un jour ou l'autre ?

Mathias fit la grimace, et s'adressant à la Marannelé, toujours rêveuse :

— Ah ça, bonne femme, pendant que vous êtes en train de faire vos comptes, n'oubliez pas d'ajouter qua-

rante bons florins que votre fils a reçus de moi.

— Quarante florins, Seigneur Jésus ! dit la veuve Wendel en posant la main sur l'épaule de Fritz, qui paraissait ne pas entendre, — tu as reçu quarante florins, mon enfant

Il la regarda d'un air étonné.

— Oui, ma mère.

— Il faut les rendre au sergent, et tout de suite !

— Je ne les ai pas.

— Qu'en as-tu fait, malheureux garçon ?

— Je les ai dépensés pour le mai de Grettly.

La veuve joignit les mains :

— Quoi ! c'est pour satisfaire ce caprice insensé que tu as vendu ta liberté, ton repos et détruit notre bonheur à tous !

Fritz baissa la tête en murmurant :

— Elle est si belle, Grettly, elle est si bonne, et je l'aime tant !

Mais le père Kurthil poussa en même temps un cri de triomphe ; il tenait enfin le délinquant, ce qu'il avait inutilement cherché depuis deux jours.

— Sergent, et vous, soldats, dit-il d'un ton solennel, je vous prends tous à témoins et vous somme de me prêter assistance au besoin pour arrêter le nommé Fritz Wendel, qui s'est rendu coupable d'un délit forestier. Vous n'avez fait bien chercher, jeune homme ; mais, après tout, puisque je vous tiens, où est le mal ?

Puis, tirant un portefeuille de sa poche, il se mit en devoir de verbaliser.

— Bonhomme, dit le sergent Mathias, ce sont là des écritures inutiles. Ce garçon m'appartient.

Le père Kurthil le regarda de travers sans interrompre la course rapide de sa plume sur le papier.

— Oui-da, beau sergent ! eh bien ! moi, je déclare en état de rébellion, non-seulement quiconque me troublera dans mes fonctions, mais encore ceux qui me refuseront assistance.

Mathias devint violet.

Taisez-vous, ou je vous fait ballonner par mes hommes.

Le père Kurthil devint pourpre.

— Essayez donc ! Je fais sonner le tocsin.

— Et je vous fais jeter au fond d'une cave.

Et je vous mets la main au collet à vous, sergent à vos soldats, au délinquant, à sa mère.

Il fut interrompu par un violent accès de toux; et Mathias partit d'un éclat de rire.

— Eh bien! reprit le garde, quand j'arrêterais tout le monde, où serait le mal!

Il est cependant facile de vous mettre d'accord, dit le sergent en s'adressant à la Marannelé. Payez-moi la somme que je réclame, et j'abandonne mon prisonnier.

— Qu'il paye l'amende, sans oublier les frais du procès-verbal dit de son côté le père Kürthil, un peu honteux de sa colère, et je vous laisse emmener le délinquant; camarade.

La veuve se sentait atteinte d'un in-surmortable dégoût pendant ce débat; mais il s'agissait de la vie de son fils; elle parla à ces hommes avec une sorte de calme.

Je vous remercie, dit-elle; attendez-moi une heure. Il vous faut de l'argent. Si les prières et les supplications d'une femme peuvent attendrir le cœur d'un avaré, je vous rapporterai une poignée de florins. Sinon, j'accompagnerai Fritz et j'irai me présenter aux genoux de son général pour demander sa grâce.

Le sergent haussa les épaules en continuant de fumer sa pipe rouge.

Rapportez les florins, bonne femme; c'est plus sûr. Le général ne plaisante pas avec la discipline.

La Marannelé sortit de sa cabane et se dirigea rapidement vers la tour de Gaspard Melzer.

Lui seul peut sauver Fritz, se disait elle chemin faisant; mais croira-t-elle l'honneur et peut-être la vie de mon enfant pesent le poids d'une échelle de florins et de cartons d'or? Qui m'eût dit que j'irais un jour m'humilier devant ce vigillard au cœur de pierre? Et s'il me repousse hypocritement en protestant de son amitié et en niant sa fortune, tandis que Christly a vu le trésor? Oh! le trésor, dont la moitié eût dû appartenir à mon pauvre homme! et je vais

implorer ce voleur et ce traître! mais n'importe! il s'agit de mon fils.

Et elle frappa résolument à la porte du vieux Gaspard.

IX. L'AVARE.

On venait d'achever de souper chez Gaspard Melzer. La braise du fourneau avait été soigneusement étouffée. Les portes et les fenêtres du rez-de-chaussée étaient verrouillées et cadenassées.

Marguerite, retirée dans sa chambre et assise devant une table sur laquelle fumait une petite lampe à mèche étroite, brodait une bourse qu'elle comptait offrir à son père comme cadeau de Noël. Tout en tirant son aiguille, la pieuse enfant chantait l'un des cantiques qu'elle avait appris au convent.

En face d'elle, dame Catherine, qui n'avait plus ses yeux de quinze ans, raccommode, en l'accablant de malédictions, une culotte en drap vert pistache que son maître portait habituellement; au logis, vieille compagne, dont il ne voulait pas se séparer, en reconnaissance des longs services qu'elle lui avait rendus.

La chambre voisine, qui n'avait aucune communication avec celle de l'autre, était habitée par Melzer. Lits sans rideaux, fenêtre grillagée, porte bardée de fer, meubles boiteux et verrouillés, tout était sombre et froid dans cette pièce, qui suintait l'avarice. Aux murs humbles et saupêtrés, pendaient de vieilles draperies à personnages qui toutes étaient décolorées, rongées aux livers et rapiécées çà et là le plus grossièrement du monde. Un pan de ciel était remplacé par la tête d'un taureau; et la belle Europe chevauchait sur un branché d'arbre. Melzer, enfoui dans un

vaste fauteuil garni de cuir, les coudes appuyés sur une table de bois noir, compulsait des baux de fermages et des titres devant une mauvaise lampe à pompe, qui projetait dans la chambre une lueur blafarde et tremblante; il était coiffé d'un ample bonnet de soie noire, fort éraillé, et enveloppé dans son détergelle houppelande verte. Ce vêtement était d'une longueur raisonnable, quoiqu'il le bonhomme l'eût souvent rogné par le bas pour en rafraîchir les pans

caillonnés; néanmoins Melzer s'était encore recouvert les jambes d'une mante de laine qui cachait jusqu'à ses larges sabots bourrés de paille.

Quand il eut minutieusement passé tous les baux en revue; il se frotta gaiement les mains avec un sourire silencieux; puis il calcula les augmentations qu'il pouvait faire subir à ceux qui allaient expirer et les épingles que le retour de sa fille méritait en droit de stipuler.

— On n'a parlé de la pierre philosophale, se dit-il à demi-voix avec une moue de dédain. On a parlé de ces alchimistes qui, penchés nuit et jour sur leurs fournaux ardents, risquent à toute minute de se faire sauter le crâne par l'éclat d'un creuset ou d'une cornue, pour trouver un peu d'or! Pauvres savants qui dévorent leur bien et celui de leurs enfants à la recherche d'un secret qui leur échappera toujours! Les niais! Eh bien! moi, sans tant de peines je l'ai trouvé, ce secret merveilleux.

Il caressa les manches de son horrible houppelande.

— Je fais de l'or, continua-t-il, en ne renouvelant pas ce vieux vêtement; je fais de l'or avec les souliers que je ménage, avec le vin que je ne bois pas avec l'huile de ma lampe que j'économise en me couchant quand le jour cesse, avec le jeûne que je m'impose parfois et qui me préserve des indigestions; je fais de l'or surtout avec l'argent que je ne prête pas, car je suis les emprunteurs autant que les voleurs et les mendiants!

Au même instant, un violent coup de heurtoir rétentit de la porte extérieure jusqu'à la chambre. Le bonhomme Gaspard dressa les oreilles et serra, par un mouvement instinctif, tous ses doigts dans le tiroir de la table.

— Dame Catherine, cria-t-il, n'ouvrez qu'à bon escient. Il n'y a que des amis bien intimes qui puissent venir me déranger si tard.

Et il attendit avec une certaine inquiétude; il fallut cinq minutes à la ménagère pour parlementer, dévisser les barres de fer qui barricadaient la porte, tirer le verrou de sûreté et ouvrir les deux grosses serrures. Puis elle introduisit la Marannelle dans la chambre de

l'avare et se retira fort intriguée de cette visite impromptive. Gaspard surpris, releva ses lunettes; vertes sur son front chauve, et regardant la veuve avec étonnement.

— Le feu est-il chez vous, bonne femme, lui demanda-t-il, pour que vous veniez chez moi à pareille heure? —

— Plût à Dieu que, je n'eusse pas de malheur plus grave, à déplorer, dit la veuve d'une voix sombre. Je ne vous en dérangerais pas pour vous demander asile.

— Calmez-vous, Marannelle, reprit le bon vieillard. Mais si ce n'est pas le feu, je ne comprends guère de quel malheur vous pouvez vous plaindre.

— Tout d'abord, maître Gaspard, interrompit la veuve, qui ne semblait pas entendre, pardonnez-moi les dures paroles que je vous ai adressées l'autre jour.

— Des paroles! bonne femme, que signifient des paroles? autant, en me montrant le vent! C'est oublié! Entre vieux amis comme nous, car je suis votre meilleur ami, Marannelle.

— Parlez-vous sérieusement, Melzer, demanda la mère, dont les lèvres tremblaient, et me serais-je trompée sur votre compte? Ne me leurrez pas, Gaspard, pensez à mon mari, comme s'il apparaissait dans cette chambre. Si vous êtes mon ami, prouvez-le, ne mettez pas le paradis dans le cœur pour y mettre l'enfer un instant après. Moi non plus, je ne me soucie pas des paroles, paroles de haine ou d'amitié; c'est du vent; vous avez raison!

— Que voulez-vous donc? dit le bon homme inquiet et troublé.

— Gaspard, Melzer, si je suis venue à cette heure dans votre logis, c'est qu'il s'agit d'une question de vie ou de mort pour notre famille.

De vie ou de mort, répéta le vieillard en essayant de se lever. Et à quel propos? Et qu'y puis-je?

— Vous y pouvez, tout, car l'argent peut nous sauver. Qui, vous aviez raison, Melzer, il ne faut jamais mépriser l'argent, puis qu'il a le pouvoir de sauver l'honneur et la vie. Gaspard ajouta d'une voix sourde, je suis venue vous demander un service d'argent; et vous, mon meilleur ami.

Le bonhomme abaissa rapidement sur ses yeux ses grandes lunettes vertes, et fut pris d'une petite toux sèche qui empourpra sa face parcheminée, tout en lui laissant le temps de la réflexion.

— Obliger ses amis dans le besoin, ce n'est pas une bonne action, c'est un devoir, reprit-il enfin, vous avez eu raison d'avoir confiance en moi. Racontez-moi donc, chère Marannelé, comment vous vous trouvez réduite à une telle extrémité ?

La veuve Wendel confessa toute la vérité. Dans ce terrible récit, Melzer ne saisit qu'une chose, c'est que, bon gré, mal gré, Fritz allait enfin quitter le pays, et il s'en rejouit intérieurement.

— Et penser, s'écria-t-il tout à coup en feignant de s'essuyer les yeux, que si ce malheur était arrivé il y a seulement trois jours, je pouvais vous tirer d'embaras !

— Qu'é voulez-vous dire ? demanda la veuve, alarmée.

— Hélas ! ma pauvre amie, c'est bien simple. Je possédais, il y a trois jours, une somme considérable, que je tenais en réserve pour la dot de ma fille ; mais avant-hier je l'ai prêtée jusqu'au dernier kreutzer au plus gros marchand de bois de Boblingen, qui tenait à ne pas manquer une opération importante.

La veuve se sentit frappée au cœur ; le mauvais vouloir de l'avare était flagrant pour elle, qui connaissait par Christly l'existence du trésor caché dans le cellier.

— Je m'attendais à votre réponse, reprit-elle avec effort. Mais ne me croyez pas votre dupe, maître Gaspard. Je sais que vous avez de l'argent ; tout le monde le sait, entendez-vous ? Pourquoi mentir avec moi ? Soyez franc et avouez hardiment qu'à vos yeux la vie d'un homme ne vaut pas une bourse pleine. Vous ne trompez personne par votre hypocrisie, et le jour où le feu du ciel tombera sur votre toit, le jour où quelque rôdeur de nuit vous volera cet argent si précieux, nul ne vous plaindra ; et si vous devez tendre votre main aux autres, à votre tour, les autres firont de cette misère méritée.

Melzer ne pouvait en croire ses oreilles !

— La douleur vous égare, bonne femme ! s'écria-t-il, comment, des menaces, à moi, au moment où je compatis à vos souffrances, où je regrette de ne pas pouvoir venir à votre aide ? des menaces d'incendie et de vol ! Ah ! c'est trop fort ! Parce que votre fils fait des folies, ne faut-il pas que je me rende duise à la mendicité ? Vous extraguez — décidément. Ah ! l'on sait que je suis riche ! ah ! vous savez que j'ai de l'argent ! Eh bien ! si j'en ai, je le garde pour ceux qui sauront m'attendrir par leurs larmes et leurs prières, et non pas pour les gens orgueilleux qui viennent m'accuser en face de mensonge et me traiter comme le dernier des misérables.

Il était heureux du prétexte de colère et de rupture que lui avaient fourni les souhaits menaçants de la veuve ; mais celle-ci le regardant avec dédain.

— Ecoute-moi bien, Gaspard, dit-elle, debout devant lui, et les yeux étincelants comme une prophétesse, si j'avais cru que les larmes d'une femme pussent toucher ton cœur de pierre, je me serais humiliée et prosternée à tes pieds. Je n'ai plus d'orgueil quand il s'agit de sauver la vie de mon fils. Mais la prière est aussi vaine que la menace pour émouvoir l'homme qui sait fait un dieu de fange brillante, le faux chrétien qui rampe devant le veau d'or, l'avare qui sacrifie à cette idole des victimes humaines.

Le viellard furieux se leva, et montrant la porte du doigt à la veuve :

— Sortez d'ici, mauvaise femme ! s'écria-t-il, je me laisserai pas insulter plus longtemps chez moi. Je ne dois rien à votre fils, et je ne me dépouillerai pas pour lui.

Mais la Marannelé ne parut pas intimidée, et le regardant avec fixité :

— Tu ne dois rien au fils, reprit-elle durement, mais ne devais-tu rien au père ? Sens-tu ta conscience tranquille au milieu de ta richesse, Gaspard, et tes bien devraient-ils t'appartenir à toi seul ?

— Je ne vous comprends pas, murmura Gaspard, en reculant jale devant cette femme qui se dressait devant lui.

frémillante et terrible comme Demo, la sibylle de Cumès, quand elle rendait ses oracles.

— Tu me comprends trop bien, Melzer ! Jusqu'à ce jour, nous ne t'avons rien demandé, et tu croyais ton secret inconnu ; ce soir même, c'est ta charité et ton amitié que j'implorais ; mais puisque tu te montres sans pitié et que tu me chasses, je cesse de supplier. Ce n'est ni un service, ni même un prêt que je veux réclamer de toi, Gaspard, c'est une restitution, que l'ombre de Wendel a dû te demander souvent pendant tes longues nuits sans sommeil.

— Une restitution ! begaya le vieillard qui devint livide. Vous êtes folle, Marannelé, tout à fait folle. Mais ne parlez pas si haut, on pourrait croire.

— Que je dis la vérité, n'est-ce pas ? repartit la veuve avec mépris. Que t'importe ! Je ne viens pas au nom de la justice humaine faire valoir une créance en règle. Tu peux rire de ma réclamation, tu peux nier ta dette, envers mon pauvre mari ! Mais je le sais, moi, que tu as trouvé le trésor et que tu nous as volé notre part.

— C'est un mensonge ! un mensonge ! je suis un pauvre homme. Je n'ai jamais trouvé de trésor ; vous voulez me faire assassiner pour vous venger de ce que je ne puis secourir votre fils, Marannelé. Vous avez tort. Je l'aime aussi beaucoup, ce bon Fritz, mais je n'ai pas d'argent, je vous le jure.

Et le bonhomme saisit les mains froides de la veuve, qui d'une voix inspirée continua :

— Ce trésor, il est chez toi ! je le sais... je le vois !

Les yeux de Gaspard-Melzer devinrent hagards.

— Fussiez-vous cent fois sorcière, vous ne pouvez voir ce qui n'existe pas, Marannelé. Plus bas ! plus bas ! je vous en prie, on finirait par vous croire... Allons, du calme, bonne femme... Je verrai demain tous mes amis, et si je puis réunir quelques florins...

La veuve l'interrompit :

— Dans deux heures il sera trop tard, Melzer. Donne à Fritz sa part, et il sera sauvé. Mais non, je lis dans ton âme : tu as hâte de me voir loin d'ici ;

tu as hâte de voir ton cher Fritz fusillé ; car alors, tu seras seul maître du trésor ; nul ne pourra venir troubler ta joie et te réclamer une parcelle de cet héritage du hasard.

— Vous me jugez mal ! Vous ne me connaissez pas, balbutia le vieillard trebuchant comme s'il était pris de vertige devant ces regards devins qui pénétraient jusqu'au fond de sa conscience. Ecoutez, Marannelé, je vendrai mes meubles s'il le faut, je tâcherai d'emprunter de l'argent pour tirer Fritz de ce danger. Prenez patience, et demain vous aurez de mes nouvelles... Demain...

Le veuve posa sa main robuste sur l'épaule de Melzer, qui frissonna de tous ses membres :

— Demain ! lorsque je t'ai dit que dans deux heures il ne serait plus temps. Ne t'amuse pas de ma douleur, Gaspard ; il pourrait t'en arriver malheur. Fritz est perdu, car je vois bien que tu rachèterais à peine ta propre vie à prix d'argent.

— Je n'ai pas de trésor, je n'en ai pas, répéta l'opiné vieillard.

— Et cependant tu aimes ta fille, Melzer ? poursuivit la Marannelé. Et si je te disais que Grettly ne pourra pas survivre peut-être à mon Fritz et que tu resteras isolé, méprisé, détesté, n'ayant d'autre plaisir et d'autre occupation que de compter ton argent. Cet avenir ne t'effraye-t-il pas ?

— Grettly est une bonne fille, répliqua l'avare, mais il s'agirait de sa vie que je ne pourrais avouer que j'ai un trésor. C'est un mensonge, vous dirais-je, un mensonge !

Indignée de cette révoltante cupidité, la veuve n'insista plus. Elle avait sondé la profondeur de l'égoïsme de Melzer ; aucun sentiment ne vibrait plus en lui que l'amour immodéré, absolu, inexplicable de cet argent dont il ne jouissait pas et qu'il ne pourrait emporter dans la mort. Mais avant de s'éloigner, elle lui dit froidement :

— Je suivrai Fritz de près, Melzer, et vous serez bientôt débarrassé des plaintes et des reproches de la vieille nourrice : seulement, si, comme on le prétend, la mort a parfois le mystérieux pouvoir de soulever la pierre de sa

tombe et de venir pendant la nuit s'asseoir au chevet du vivant; nous nous réverrons!

Le vieillard balbutia quelques mots sans suites et s'affaissa dans son fauteuil. En ce moment, Marguerite et dame Catherine, qui avaient tout entendu, entrèrent dans la chambre.

— Bonne, nourrice! s'écria la jeune fille, aie pitié de mon père!

— Adieu, Grettly, répondit la veuve; pense quelquefois à nous, et que Dieu te protège!

Puis elle sortit précipitamment accompagnée de Catherine, qui sur le seuil de la maison, lui dit en lui serrant la main d'une façon mystérieuse:

— Courage, Marannelle! tout n'est pas désespéré.

Puis elle se hâta de rejoindre Marguerite, qu'elle trouva occupée à essuyer la sueur froide qui ruisselait sur le front du vieillard.

— Est-elle enfin partie? demanda Gaspard d'une voix étranglée.

— Oui, maître Melzer, répondit dame Catherine.

— Et la boîte est bien fermée, n'est-ce pas?

— Oui, maître.

— Bien! Allons, il est temps de dormir. Va, mon enfant, il faut espérer que nous ne serons plus dérangés par des fâcheux. Éteignez vite des lumières, car nous devons nous garder du feu. Allez! j'ai besoin d'être seul.

Marguerite baisa son père au front, sans répliquer un mot, et se retira suivie de dame Catherine. Mais dès qu'elles furent toutes deux à l'abri des regards soupçonneux du bonhomme, la pauvre Grettly fondit en larmes; puis, contenant un petit coffret d'ébène, qui contenait toute sa fortune de jeune fille:

— Ma bonne, dit-elle, il faut sans perdre une minute venir en aide à la Marannelle. Chère nourrice, je t'aime comme j'aurais aimé ma mère! Oui, elle a raison. Si Fritz mourait! Oh! le malheureux! Mais non, il me sera pas jugé, il ne sera pas condamné; il ne mourra pas, si sa liberté et sa vie dépendent de Marguerite Melzer. Je ne serai pas ingrate, moi, comme...

Elle n'osa achever et accusa son

père, mais elle regardait le coffret avec une sorte de ravissement; elle semblait se dire:

— Il y a là de quoi racheter d'honnêtes neurles Fritz.

(A continuer.)

LE FEUILLETON.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement: un an \$1.00 un numéro 5 centins.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement franco: A M. H. HÉBERT, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements: M. Z. Chapelleau Libraire, Rue Notre-Dame, Montréal; M. T. E. Roy, No. 8 Rue St. Joachim, Haute-Ville, Québec.

- M. Charles Royer, Trois-Rivières.
- M. L. Bourguignon, St. Jean d'Iberville.
- M. M. Duchesneau, St. Jérôme.
- M. Cyria Chaput, L'Assomption.
- M. L. A. Dérome, Joliette.
- M. A. Cadiéux, Varéennes.
- M. C. Thérien, St. Isidore.
- M. N. Dorais, St. Urbain Premier.
- M. N. Picard, Laprairie.
- M. A. Tétrault, Rivière du Loup, en haut.
- M. L. H. Lafleur, Yamaska.
- M. F. X. Collette, Verchères.
- M. G. St. Cyr, Maskinongé.
- M. Jos. Ostigny, Chambly.

Le Feuilleton est en vente au dépôt de Journaux de M. W. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent.

M. B. M. H. Filteau de cette ville est autorisé à recevoir des abonnements du "Feuilleton," et à en faire la collection.

H. HÉBERT, IMPRIMEUR-GÉRANT.